



HAL
open science

Poèmes et jeu de quilles

Nicole Décuré

► **To cite this version:**

| Nicole Décuré. Poèmes et jeu de quilles. Les Langues Modernes, 1995, 4, pp.7-12. hal-01319570

HAL Id: hal-01319570

<https://hal.science/hal-01319570>

Submitted on 20 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicole Décuré
Les Langues Modernes 4, 1995, pp. 7-12.

Poèmes et jeu de quilles

*La poésie n'est pas pure littérature, elle est vie
et amour de la langue.*

Daniel Delas (*Aimer/enseigner la poésie* 8)

J'étais en première et m'ennuyais ferme au cours de français où l'on étudiait un passage d'Anatole France dans Lagarde et Michard. Sous la table, je lisais *Paroles*. Ça se voyait. L'enseignante me demanda ce que je faisais. Je le lui dis et pourquoi. Elle me rétorqua qu'avant de lire Prévert il fallait comprendre Anatole France. Je n'étais pas d'accord. Anatole France m'ennuyait, n'avait rien à me dire. Chaque vers de Prévert était un bonheur. Nous apprenions ses poèmes par coeur, pour le plaisir, le jeu des mots et des sonorités, les idées absurdes, provocatrices, contestataires.

Trente-cinq ans plus tard, je n'ai pas changé d'avis. La "littérature" à l'école tue le plaisir de lire chez trop d'enfants et d'adolescents. À la maternelle et à l'école primaire on fait, en général, aimer la poésie aux enfants. Elle est souvent associée au dessin, à la peinture, à la musique, au jeu. La récitation, comme la chanson, participe de la magie: magie de mots inconnus et dont on se régale, formules magiques et incantatoires.

Le même phénomène se produit en langue étrangère: réciter permet de mieux manier une langue qu'on connaît mal, de (se) faire illusion. Connaître un poème, des idiomes, autres formules magiques (*It's raining cats and dogs* est toujours populaire) agit de façon semblable.

Mais trop vite, au collège puis au lycée, la poésie comme plaisir fait place à la poésie objet d'étude, sujet d'examen. Cela devient sérieux. On étudie des "morceaux choisis", d'obscurs poètes du Moyen-Âge ou de la Renaissance, obsédés par les roses, des tragédies en vers où non seulement la forme mais les intrigues, voire les sentiments, semblent désespérément "vieux jeu", on se plonge dans des analyses de métonymies, de synecdoques et de zeugmas, sans oublier les indispensables anacoluthes, oxymores et autres hypallages.

Alors, dans des classes d'étudiant-e-s scientifiques en troisième ou quatrième année d'université, à l'annonce qu'aujourd'hui on va "faire un poème", des gémissements s'élèvent, des protestations, reflétant non seulement les expériences traumatisantes de leur passé scolaire mais aussi la méfiance du public en général pour un art considéré fermé et difficile. Comment

l'école en est-elle arrivée à faire tant détester la poésie? La diversité des formes et des styles s'efface derrière les formes rigides du sonnet ou de l'alexandrin. L'hétérogénéité au sein d'une même forme est elle aussi ignorée et pourtant *Cyrano de Bergerac* n'a en commun avec *Bérénice* que l'alexandrin. Ogden Nash écrivait des poèmes de deux lignes mais il fallait deux volumes à Byron pour évoquer Don Juan. La poésie reste marginale dans un paysage littéraire envahi par le roman, bien qu'elle soit vivace dans un cercle assez restreint, témoin la quantité de revues et de recueils publiés.

Et pourtant, la poésie demeure vivante dans un public plus vaste, sans qu'il s'en rende compte. On se souvient des poésies apprises, même en langue étrangère. Des années plus tard, elles refont surface. Au Sahara, il n'est pas rare de rencontrer des Touaregs, éduqués à l'école française, qui peuvent réciter par cœur et par plaisir des fables de La Fontaine, des monologues de Corneille, des poèmes de Baudelaire. La poésie est immensément populaire dans sa forme actuelle qu'est la chanson, retrouvant ainsi ses formes moyenâgeuses. Les "poètes de Liverpool", Adrian Henri, Roger McGough, Brian Patten, l'avaient bien compris qui mettaient leurs poèmes en chansons, les récitaient en musique et les présentaient ainsi à un public bien plus large que celui qu'attire généralement la poésie. Allen Ginsberg également dit, psalmodie, chante ses poèmes lors de spectacles. *The Last Poets*, au début des années soixante-dix aux États-Unis, ont engendré les rappeurs d'aujourd'hui.

Revenons à mes étudiant-e-s de licence et de maîtrise de sciences. Laissez-e-s libres de choisir une présentation orale pour le dernier test de contrôle continu de l'année, beaucoup m'ont fait la surprise de présenter des poèmes. Nombre d'entre eux (des garçons surtout) chantent et jouent dans des groupes et j'aurais pensé qu'ils choisiraient la chanson, par facilité. Il n'en fut rien. Quand je leur demandai pourquoi ils avaient choisi de réciter des chansons plutôt que de les chanter, ils invoquèrent le prétexte qu'ils ne jouaient **que** de la guitare électrique ou de la batterie, ou ne pouvaient apporter un piano. Un seul groupe apporta une guitare acoustique et un autre une cassette pour chanter en même temps que les Beatles. Les Beatles furent choisis, d'après leurs dires, parce que les paroles des chansons sont compréhensibles. Les autres ont donc **récité** des chansons de U2, City Cats ou Phil Collins. Les autres, les non-chanteurs (étudiants de niveau faible surtout), se sont lancés dans des paris ambitieux: Longfellow, Keats, la scène du balcon de *Romeo and Juliet*. Une étudiante antillaise a traduit un poème du créole en français puis en anglais pour le réciter et le groupe vibra avec elle. Une de ses camarades avait écrit un poème métaphysique qu'elle nous récita. Un étudiant fit frissonner l'assemblée, devenue brusquement silencieuse, en déclamant le

discours de Martin Luther King, “I have a dream”, dont la structure s’apparente à celle d’un poème.

Cela se passait à la fin d’une année où, comme d’habitude, nous avons abordé quelques poèmes en classe. Après les premiers cris d’horreur traditionnels, je commence, en général, à lire un poème de Roald Dahl tiré de ses *Revolting Tales*. Les sourires reviennent au bout de quelques lignes, grâce au comique de situation, au mélange de l’archaïque et du contemporain, du littéraire et de l’argotique. L’humour, immédiatement perceptible, tient autant aux mots, au mélange des genres, qu’au rythme du poème. À la fin, le “public” est conquis et en demande d’autres. Ayant à choisir d’apprendre trente lignes de “Cinderella” ou de “Snow-White” ou de faire un test de grammaire écrit, plus de la moitié choisissent la récitation et disent ne pas avoir eu de peine à l’apprendre, le lisant une ou deux fois tous les jours et le mémorisant ainsi naturellement, retrouvant en même temps le plaisir déjà “ancien” d’apprendre par cœur et mis en sommeil. Les erreurs de prononciation et d’intonation sont compensées par les rimes et le rythme qui les portent. Ils/elles ont appris par cœur, par le cœur autant que par la mémoire. Six mois plus tard, certain-e-s déclamaient encore des passages.

Enfin, dans le cadre d’un travail en libre accès, parmi l’ensemble d’exercices écrits (lecture et rédaction) à faire, les étudiant-e-s me rendent toujours les poèmes avant les autres types de documents.

Les manuels de langues, ces trente dernières années, ont d’abord abandonné le document “littéraire”, puis le document fabriqué pour la pédagogie au profit du document “authentique”, avec raison. Mais, comme trop souvent, on est tombé dans un excès inverse et aussi restreint: les nouveaux manuels se sont remplis d’horaires de trains (qui parlait de la poésie du Chaix?) et de brochures publicitaires comme si le monde se réduisait au commerce. Même l’article de journal avait de la peine à se frayer un chemin. Or, la production écrite est immense et diversifiée, comme la production orale. Et le poème, par beaucoup d’aspects, est particulièrement adapté à une classe de langues. Il vaut largement une notice de montage de machine à laver comme apport de langage authentique. Il refait heureusement surface dans les manuels depuis quelques années.

Le poème présente beaucoup d’avantages.

- C’est un document court. On n’est pas obligé-e-s d’étudier *Le Paradis Perdu*. Beaucoup de poèmes ont entre quatre et trente lignes et se “traitent” facilement en une séance. Le haïku est populaire par sa brièveté, sa concision même.

- C'est une unité complète, une cellule. Comme toute cellule, elle contient tous les éléments nécessaires à la vie. La cellule est la langue étrangère, le noyau est le poème, la poésie, la forme poétique. Les diverses vacuoles, qui communiquent parfois, renferment les composantes de la langue: formes grammaticales et structurales, lexique, intonation, prononciation, mémorisation.
- Un poème permet de faire travailler les quatre compétences de base de la langue: lecture bien sûr, mais aussi écoute et production orale car la poésie **doit** être écoutée et lue/récitée. La "lecture par l'oreille" est aussi importante que la lecture par l'œil. Au niveau de la production orale, lire, réciter un poème permet de travailler naturellement la prononciation, l'intonation, l'accentuation, surtout dans les poèmes en vers à cadences régulières. Les vers sont plus faciles à mémoriser grâce au rythme, aux rimes, aux répétitions des mots, des sons, des structures. En récitant, l'élève est moins inhibé-e pour mettre vie et sentiment (c'est une activité familière, car souvent pratiquée), ne prend plus d'intonation interrogative en fin de phrase. La poésie est un art où les mots comptent autant par la façon dont on les dit que par ce qu'ils veulent dire. Les associations de mots, de sons, apportent des informations supplémentaires, leur disposition sur la page peut faire autant sens que leur sens. Enfin, l'écriture peut aussi entrer en jeu car lire des poèmes encourage à écrire. Daniel Delas écrit:

Le poème est un lieu où s'éprouve (et se surmonte?) la dimension duelle du langage: lire/écrire, lire/dire, dire/écouter, sentir/comprendre, etc., autant d'oppositions essentielles qui vont se vivre, d'une façon ou d'une autre, sur le "terrain poétique" (*Aimer/enseigner la poésie* 8).

- Il ne s'agit pas "d'enseigner la poésie", mais de la faire apprécier comme une des formes d'expression de la langue, "un des usages possibles des langues naturelles" (Nicole Gueurnier, *Aimer/enseigner la poésie* 27)
- La poésie est un genre très ouvert, allant du poème absurde au poème métaphysique en passant par le jeu de mots, le pamphlet politique, la satire sociale, la déclaration d'amour, etc. Elle touche les sentiments, les sensations, les intuitions, mais aussi le raisonnement, l'intellect. La forme varie d'un poème à l'autre: poèmes en vers qui riment, réguliers, poèmes en vers libres, poèmes en prose, poèmes visuels, etc.
- Les interprétations aussi sont ouvertes. Il n'y a pas forcément **une** bonne interprétation. La correction grammaticale et syntaxique peut se relâcher impunément et, de même, le vocabulaire peut s'abandonner à la fantaisie.

Encore faut-il choisir judicieusement les poèmes présentés à la classe. Une œuvre peut être courte mais difficile, hermétique. Elle peut être aussi immédiatement appréhendable. La classe doit pouvoir s'accrocher, dès le départ, à un élément. J'ai appris en sixième "The

Rainbow” de William Wordsworth et “The Daffodils” en cinquième. De quoi décourager les meilleur-e-s élèves. Merci Carpentier et Fialip. On peut viser moins “haut” sans y perdre en qualité ni intérêt, sans qu’un mot sur deux soit inconnu, rare ou archaïque, sans que les structures soient si “littéraires” qu’on ne les emploie plus. La poésie contemporaine est une mine largement inexplorée. Il faut profiter du goût que, malgré tout, chacun-e a conservé de la poésie (hors classe), ce rappel de l’enfance, des comptines et des récitations, des histoires cent fois racontées, lues et relues, de l’œuvre que l’on s’approprie ainsi parce qu’on la connaît “par cœur”, donc on l’aime. Et l’on s’en souvient.

Malherbe affirmait qu’un “bon poète n’est pas plus utile à l’État qu’un bon joueur de quilles” (*Commentaire sur Desportes*, 1605, cité par Vaillant 6). Je dirai qu’un bon poème est aussi utile aux pédagogues qu’un bon jeu dans l’approche d’une langue.

Références

ASSOCIATION FRANÇAISE DES ENSEIGNANTS DE FRANÇAIS. *Aimer/enseigner la poésie*. Paris: Syros/Alternatives, 1990.

DAHL, Roald. *Revolting Tales*. Harmondsworth: Puffin Books, 1982.

MALEY, Alan. Poetry and Song as Effective Language-Learning Activities. Wilga M. RIVERS (dir.). *Interactive Language Teaching*. Cambridge University Press, 1987, pp. 93-109.

MALEY, Alan & Alan DUFF. *The Inward Ear. Poetry in the Language Classroom*. Cambridge: Cambridge University Press, 1989.

VAILLANT, Alain. *La poésie. Initiation aux méthodes d’analyse des textes*. Paris: Nathan, 1992.

Ouvrages et articles pédagogiques

DÉCURÉ, Nicole. Re-discovering Poems. *The English Teaching Forum* 29 : 3, 1991, pp. 6-10.

MALEY, Alan & Alan DUFF. *The Inward Ear. Poetry in the Language Classroom*. Cambridge University Press, 1989.

MALEY, Alan & MOULDING, Sandra. *Poem into Poem. Reading and Writing Poems with Students of English*. Cambridge University Press, 1985.